

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 40

Artikel: Boursier dans l'âme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gagés dans la rue Denis Papin, la plus fréquentée de la ville. Nous n'avons qu'à suivre les autos qui nous précèdent, car toutes obliquent à gauche et prennent la rampe carrossable menant au château. Arrivés sur la place, nous descendons et passons la porte cochère dominée par la statue équestre de Louis XII. Puis nous pénétrons dans la vaste cour, toute peuplée de visiteurs.

En face de nous, c'est l'aile Louis XII, construite en pierres et en briques, dans le style gothique. Elle est encadrée, d'un côté par la chapelle Saint-Calais, et de l'autre par l'aile François Ier, dont le magnifique escalier d'honneur attire tous les regards. C'est le château Renaissance contenant les somptueux appartements de Catherine de Médicis et ceux d'Henri III. La partie ouest est plus moderne. C'est l'œuvre de Mansart, le château classique.

Conduits par le guide, nous pénétrons dans ce vaste édifice tout plein de souvenirs tragiques. Ce ne sont partout que salles somptueuses aux plafonds caissonnés, chambres particulières, corridors dallés, portes secrètes et angles obscurs. Quelques meubles anciens, des statues, des bustes et des panoplies d'armes accusent encore l'impression de drame qui vous saisit dès le seuil. Du reste, le guide sait ménager ses effets. Il parle du duc de Guise comme s'il s'agissait d'un personnage qu'il connaît de longue date.

Après avoir dirigé le massacre de la St-Barthélemy, ce dernier voulut détrôner Henri III, lequel se réfugia au château de Blois avec ses gardes. Henri de Guise l'y suivit et y fut massacré par la garde royale.

Par un habile jeu de portes, le guide nous fait voir le chemin suivi par le duc pour se rendre à l'appel du roi et l'endroit où, passant d'une pièce dans une autre, il tomba sous les coups des hommes d'armes.

Son frère, qui voulut se porter à son secours, fut assassiné également. Nous descendons d'un étage et formons le cercle devant une cheminée. C'est là, dit encore notre guide, que les deux cadavres furent brûlés par ordre du roi.

— A cette époque, on savait rapidement se débarrasser des personnages encombrants, fait Jules au Sapeur.

A quoi Marc-Henri réplique :

— Oh ! je ne les plains pas, ces sales bougres qui ont organisé le massacre de la Saint-Barthélemy !

Ensuite, c'est la visite au boudoir de Catherine de Médicis, petite pièce originale où l'astucieuse reine avait fait pratiquer des portes secrètes et des armoires admirablement dissimulées dans la paroi.

Tout près, voici la chambre d'Henri II, son époux, dont la tapisserie porte, comme motif, un H et un C enlacés, mais suivant comme sont tournées ces deux lettres — nous fait remarquer le guide — on voit un H et un D : Henri II et Diane de Poitiers.

— Ils avaient une bien drôle de manière de vivre, ces rois de France, déclare Marc-Henri à son entourage. Heureusement que la république a changé tout cela.

— Vous croyez, lui réplique ironiquement un lecteur de « l'Action française », vous croyez que les parlementaires d'aujourd'hui valent mieux que les nobles d'autrefois ?

— Enfin, ajoute Marc-Henri, moi qui suis député, je peux vous en parler !

Un éclat de rire lui répond.

Pour éviter une discussion, François intervient :

— Moi, ajoute-t-il tout tremblant, j'en ai assez de ces châteaux où l'on se tuait pour un oui ou pour un non. Je ne voudrais pas, pour un empire, passer la nuit dans l'une quelconque de ces chambres !

Puis, tirant Marc-Henri par la manche :

— Allons-nous-en, on a vu tout ce qu'on voulait voir !

De nouveau, nous nous retrouvons dans la cour. La visite est terminée. Marc-Henri s'ap-

proche du guide et le gratifie d'un large pourboire en ajoutant :

— Respect pour vous, mon ami, vous parlez dix fois mieux que tous les avocats du Grand Conseil et vous connaissez à fond votre histoire, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Le guide nous salue avec déférence, tandis que Marc-Henri lui serre cordialement la main.

Peu après, les autos démarrent dans un grand bruit de klaxons. Nous partons à notre tour. Cependant, après avoir traversé la place Victor-Hugo, notre conducteur bloque ses freins devant une pinte à la tonnelle accueillante et déclare avec un large sourire :

— Et maintenant, sur cette peur, allons boire un verre !

Jean des Sapins.

Sa ruse. — Est-ce que votre ami Théodore est fou ? Sa femme est absente, et l'on dirait qu'il a allumé l'électricité dans toutes les pièces de son appartement.

— Théodore n'est pas fou le moins du monde, car si son épouse est absente ce soir, elle reviendra demain, et comme ce bon camarade s'est offert une série de permissions de minuit tout en écrivant à sa femme qu'il travaillait chaque soir, en pensant à elle, il faut bien, vous comprenez, qu'il brûle en quelques heures l'électricité d'une semaine !

GRIMPION CADET



ET excellent M. Grimpion que Bezençon connut et dépeignit si bien, a laissé de la famille : des neveux, des petits-neveux, des nièces et des petites-nièces, tous personnages des plus intéressants. J'ai parfois l'occasion de rencontrer un de ces spécimens de l'arivisme rampant et j'avoue éprouver quelque plaisir à le voir manœuvrer dans le milieu où le plaça les protections des hommes et la bonté providentielle.

Ferdinand Grimpion appartient à une administration... disons cantonale. On le cite comme employé modèle et détestable camarade. Dès sa plus tendre enfance, il manifesta d'étonnantes prédispositions pour l'art de grimper. Flatteur, rapporteur et sornois, il était, à l'école d'une conduite parfaite et servait de mouchard au régent. Sa loyauté et sa franchise embryonnaires ne lui interdisaient point d'accuser les autres de méfaits par lui perpétrés et, tout jeune, il possédait le sourire obséquieux et le rire courtois que qui accueille, comme un applaudissement, les saillies d'un supérieur.

Avec l'âge, ces qualités très spéciales ne firent que s'affirmer et se fortifier. Il les embellit en les perfectionnant. Il acquit un tact tout particulier pour juger la valeur des hommes ; j'entends la valeur vénale et productive. Il établit en son cerveau une table de comparaisons où il classa ses contemporains. Avant tout, il eut une devise : *Adulation des grosses nuques et mépris des humbles !*

Economie, presque avare, sobre par calcul — mais buvant sec quand ça ne lui coûtait rien — il se lia peu avec la jeunesse de son village, et celle-ci ne s'en plaignit pas. Sérieux par fonction et sachant que la gravité est un capital de rapport tout autant que le silence en maintes occasions, il dédaignait les fêtes et les bals. On ne le rechercha point. Ses amis d'école l'appelaient : *Pottu*. Ce sobriquet lui est resté avec la qualité qu'il désigne. Ferdinand Grimpion égale Ferdinand Pottu.

Ce jeune homme n'étant pas riche, fut ambitieux. Le petit héritage de ses parents ne suffisait pas à l'entretenir, il se dit que quelques années dans le monde lui permettraient : 1° d'affirmer ses capacités peu ordinaires ; 2° de réaliser quelques économies ; 3° de trouver une femme de même valeur morale et de même valeur financière. Ayant ainsi pensé, Ferdinand Grimpion sollicita ; et comme sa mentalité l'avait toujours rapproché des gens en place et éloigné de la vulgaire plèbe, il obtint sans peine son premier emploi. Oh ! ce n'était pas éblouissant : une domesticité dissimulée sous un vocable plus sonore et plus officiel que laquais ou palefre-

nier. Il s'en contenta. Toujours obséquieux et peu parler, il se fit passer pour timide et ses nouveaux camarades le crurent aussi. Douceur, mielleux, cauteleux, il se faufila un peu partout sans s'attacher nulle part, sans se créer d'amitiés qui pourraient devenir gênantes, sans exagérer les familiarités avec ses égaux qui seraient, peut-être, un jour, ses inférieurs.

Dès le début, il observa que le chef du personnel prisait les flatteurs et les potiniers. Ferdinand Grimpion fit son profit de ce détail psychologique. Il courba l'échine et agita la langue. Ses courbettes lui réussirent et son langage fut bien accueilli. Si bien que ce chef, enchanté d'une telle recrue, le plaça dans un service à proximité de son bureau et qui donnait, en même temps, à l'intéressant Grimpion, de fréquentes occasions de débambuler dans l'établissement et d'espionner ses camarades. Il ne s'en fit pas faute. Le soir, après le service, Grimpion heurtait à la porte du chef et, là, à deux de jeux, il débattait son petit sac d'observations et de remarques. Tout cela rapporté d'une voix douce, d'un air souriant, avec une condescendance parfaite pour son supérieur et un dévouement absolu pour le bien de l'Etat. En récompense on buvait une bouteille, deux bouteilles, trois bouteilles et une adorable gaîté succédait bientôt aux tracas du labeur quotidien.

Ferdinand Grimpion sut ainsi admirablement diriger sa barque. Peu à peu, sa timidité, vis-à-vis des camarades, disparut pour faire place à une façon de bonhomie protectrice. Montant en grade, il prouva bientôt ses qualités de fonctionnaire en taquinant ses inférieurs. Oh ! sans brutalité, sans cris, sans injures. A coup de rapports et de médisances, tout simplement. Il devint dédaigneux et laissa voir la haute opinion que Ferdinand Pottu avait conçu de son sosie Ferdinand Grimpion. Cassant dans la discussion, affirmatif sans preuves, hargneux vis-à-vis de ceux qu'il savait plus instruit que lui-même, plus capables, mais moins diplomates, il s'isola volontairement. A son arrivée, il avait accepté de tutoyer quelques collègues : deux ou trois hommes de son service. Il comprit bientôt que cette familiarité était excessive et n'en étendit pas le cercle. Toujours obséquieux et servile vis-à-vis de l'administration, il conquiert toutes les sympathies de ces « messieurs » et le mépris du personnel. Mais qu'importe ? Il était craint.

Aujourd'hui, Ferdinand Grimpion a parcouru quelques étapes et son système fut couronné de remarquables succès.

Mais l'appétit vient en mangeant. Grimpion veut grimper davantage. Déjà il « guigne » la place de son chef de service et, si j'étais ce dernier, je me méfierais un peu. Le sourire de l'inférieur laisse voir des dents aigues. Il a faim ; il est insatiable ; ce gros morceau le fascine et tous les moyens doucereux, courtois, hypocrites et fourbes lui seront bons pour l'obtenir.

Ferdinand Grimpion est plus déluré que son grand-oncle. Celui-ci avait encore quelques vagues scrupules. Le petit-neveu n'en a cure. Il considère la reconnaissance comme une faiblesse et la loyauté comme une erreur politique. Il mine sourdement les obstacles ; il les reverse et se sert des ruines comme marche-pied pour grimper plus haut. Vous verrez qu'il ira loin. Par atavisme et par éducation, ce Grimpion-là est un maître.

Boursier dans l'âme. — Le banquier X., tout en consultant de longues colonnes de chiffres, décroche, l'autre jour, son récepteur téléphonique.

— Allô ! le bureau de renseignements de la gare ?

— Parfaitement, répond une voix lointaine.

— A quelle heure le train du soir pour Berne ?

— Dix-neuf heures quarante-cinq.

— Laissez-moi ça à dix-neuf, et je le prends.

Un éclat de rire rappela au banquier qu'il n'était pas à la Bourse.